

Présence de l'Espagne dans le roman algérien de langue française. L'exemple de Nabile Farès

P/ Tayeb Bouderbala
Université de Batna

L'Espagne ou plutôt l'Andalousie habite les tréfonds de l'imaginaire maghrébin. Sept siècles de présence musulmane dans la Péninsule Ibérique, puis le refoulement massif des Musulmans sur le Maghreb à la suite de la Reconquista, ont profondément marqué la mémoire historique des Maghrébins.

Nulle part au monde ne s'est épanouie, avec splendeur et raffinement, une civilisation comparable, irriguée par les trois continents: l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Nietzsche se sent ébloui par l'éclat de la culture andalouse lorsqu'il affirme :

La merveilleuse culture mauresque de l'Espagne, au fond plus proche de nous, plus éloquente pour l'esprit et la sensibilité que Rome et la Grèce, on l'a piétinée [...], pourquoi? parce qu'elle devait sa naissance à des instincts de l'homme, parce qu'elle disait oui à la vie et le disait avec raffinements singuliers et précieux de la vie mauresque. [...] Une culture devant laquelle notre XIXe siècle lui-même ferait bien de se sentir indigent, très "tardif". (Khatibi 1983: 19)

De nos jours, des villes en Algérie, comme Tlemcen, Constantine, témoignent encore, par leur culture multiforme, de cet héritage andalou prestigieux.

Ce "paradis perdu", tant chanté par les poètes dans leur poésie nostalgique, atteint avec le lyrisme de Nedjma un haut degré de sublimité universelle. Nedjma "aux origines obscures" est aussi, à sa manière andalouse, comme l'est de l'Algérie par certains de ses traits :

Car l'oued évadé qui coule au littoral n'est qu'un pseudo-Rhummel devenu le Grand Fleuve, L'Oued El Kébir, en souvenir de l'autre fleuve perdu: le Guadalquivir, que les maures chassés d'Espagne ne pouvaient transporter avec eux; Guadalquivir, Oued El Kébir, le fleuve

abandonné en Espagne se retrouvait au-delà du Détroit, mais vaincu cette fois, traqué sous le Rocher comme les Maures chassés d'Andalousie, les pères de Rachid, et Rachid, lui-même, revenu lui aussi d'une évasion sans issue au port où l'attendait l'adversité faite femme –Nedjma l'andalouse–. [...] De même que le Rhumel trahi dans sa violence de torrent, délivré selon un autre cours que le sien, de même que le Rhumel trahi se jette dans la mer par l'Oued El Kébir, en souvenir du fleuve perdu en Espagne. (Kateb 1956: 178-179).

Cette Espagne va hanter l'imaginaire Farésien dans les deux romans, *Un passager de l'Occident* (1971) et *Le Champ des oliviers* (1972). À travers ses pérégrinations espagnoles, le narrateur Brandy Fax va célébrer ses noces avec la mer, la nature, l'amour et la vie. Des noces qui nous rappellent celles d'un autre écrivain, natif d'Algérie et amoureux, lui aussi, du soleil, de la mer et de la joie de vivre. Rejoignant Camus dans son exaltation dionysiaque de la mer, du soleil et du plaisir des sens (le nom du personnage principal de *L'Étranger*, Meursault, condense au plus haut point cet envoutement inoui et cette ivresse démusérée), Farès, tel Orphée, chante "des splendeurs côtières, immensités des paysages, couleur de terre forte" (Farès 1971: 39). Il parcourt quelques régions espagnoles pour savourer son amour pour Conchita et pour ce paradis terrestre qui s'offre à lui. Ainsi la Galice, la ville d'Orense, la presqu'île de Cangas, Barcelone et d'autres lieux, apportent à Brandy Fax des moments de Bonheur et de félicité, sans pouvoir lui faire oublier totalement les affres de la migration et de la transhumance.

Aussi, cette joie exubérante et ponctuée parfois de moments de tristesse :

Je pensais que la vie d'Orense et de Vigo ne serait assez douce pour me permettre des matinées de lectures et d'écritures "confortables" dont, jusqu'à présent, j'avais manqué. [...] Depuis Paris, il m'avait toujours semblé que la vue d'un petit village au bord de la mer pouvait m'apporter quelque chose de très bénéfique, de radicalement étranger à cette agressivité qui découpe, contre laquelle je m'applique, trouvant le monde assez généreux envers les phénomènes agressifs pour chercher dans ce domaine d'écriture (où je vais) autre chose de plus réconfortant. (Farès 1971: 72).

Le voyage devient alors, pour le narrateur, une expérience de régénération :

Le voyage au passé de Conchita se confondait maintenant avec le mien, à celui d'un être que j'avais pu, auparavant, connaître, et qui, d'une manière sensible, m'empêchait de parvenir à une perception d'instant qui, selon toute vraisemblance –mais il est difficile de savoir à quel moment on a été heureux– approchait les latitudes si discrètes du bonheur. [...] Orense, Vigo, Cangas, trois journées qui ne manqueraient pas de durer, et cela, quoique nous fussions, chacun de notre côté, par la suite. Trois journées où pas une seule fois, le temps de l'un ne déborda le temps de l'autre .

Cependant, comparé à Conchita, je n'étais qu'un être qui, plus près des disparitions qu'il avait traversées, "voyait" le bonheur beaucoup plus qu'il ne le vivait (Farès 1971: 94).

Cet "hymne à la joie" rendu sensible par la grâce de l'écriture farésienne répond en écho à celui de Camus comme l'on vient d'évoquer. D'ailleurs, l'auteur reconnaît lui-même la portée esthétique et démiurgique des textes camusiens: "Ce grand oubli, on pourrait dire que seuls certains textes d'Albert Camus l'ont exprimé" (Farès 1971: 34).

L'Espagne est aussi un espace qui sert de catalyseur à l'élaboration d'une image multidimensionnelle qui intègre dans son jeu de miroirs une vision de l'Algérie, de l'espace méditerranéen et de l'espace planétaire: "On y retrouve", note R. Bensmaïa ,

la "fascination" que peuvent exercer sur les écrivains des différents pays méditerranéens une autre partie de la méditerranée [...], la découverte de soi au travers de la découverte de l'autre et la révision de l'identité au miroir de l'autre. Chez Farès, dans ce livre en particulier, la "fascination" –et ceci est capital– déborde très largement le "cadre" strict du "pourtour" de la Méditerranée. (Bensmaïa 1985: 49-67).

La Méditerranée, développée par Farès, n'a pour référence ni Rome et le monde latin (cf. L. Bertrand), ni la Grèce antique (chère à Camus). Elle s'origine plutôt dans cette Andalousie dont les vestiges témoignent d'une civilisation arabo-berbère unique en son genre. L'espace cristallise alors cette mémoire historique et ce fabuleux trésor du passé :

Les royaumes d'Espagne furent des royaumes berbères car ce sont des Berbères arabisés qui passèrent le détroit de Gibraltar. Les Berbères partis en Espagne n'ont pu résister à la beauté des filles d'Espagne, ni à la parure de l'Islam. Il y a même un écrivain algérien très connu qui nomme l'antécédence de l'Algérie en Andalousie. Les Berbères devinrent rois et disposèrent des pays du Sud. "Connais-tu les poésies arabes de Grenade"?

"Non" répondit Conchita.

"Ce sont des poésies du départ de l'Espagne. Ceux qui quittèrent l'Espagne eurent le sentiment d'être pour toujours exilés. Le pays qu'ils quittaient avait été leur pays. Peut-être est-ce cela qui me fait me sentir si bien en Espagne". (Farès 1972: 212-213)

L'Espagne, vue sa diversité et sa richesse linguistique et culturelle, médiatise un certain regard critique sur l'Algérie politique. L'auteur, en tant que partisan de la culture berbère dénonce le monolithisme culturel imposé par un unanimisme idéologique. Et lorsque Baldwin affirme: "Il faut que les États-Unis se persuadent qu'ils sont une nation métisse", Farès semble suggérer la même chose pour l'Algérie.

Ainsi l'Espagne, ce haut lieu de symboles, de métissage de races, de cultures et de civilisations, catalyse l'énergie imaginative de l'auteur vers la production d'un imaginaire qui épouse les contours du dialectique inextricable mettant en présence les forces centripètes de l'identité avec les puissances centrifuges de la mondialité.

Barcelone, ville-symbole, est tout particulièrement choisie pour dire l'exil culturel, la migration, mais aussi les promesses de nouvelles Andalouses :

Il marchait vers cette reconnaissance. En cette ville où son amour vit. Ville des routes différentes. Des différents pays. Des différents continents... le statut d'exilé culturel devrait ressembler au statut d'un port de longs et moyens courriers... Barcelone? Oui... Peut-être". (Farès 1972: 218)

C'est aussi à partir de l'Espagne que Farès, l'"apatride" et l'"exilé culturel", entreprend de dialoguer avec les systèmes de pensée qui ont marqué le XXe siècle. C'est ici qu'il a choisi d'affronter les vertiges de l'identité et la fascination d'un monde sans frontières. La rencontre du

narrateur, à Barcelone, avec trois figures emblématiques de la pensée moderne, traduit un projet d'écriture réfractaire à toute autorité intellectuelle et à tout "magister dixit". Aussi, cette rencontre sur le mode parodique est-elle significative d'un discours qui refuse toute clôture du sens :

On traversa la plaza Cataluna [sic] et ses vols de pigeons. On s'arrête devant l'un des kiosques des Ramblas où étaient mis en évidence parmi des romans policiers ou pornographiques plusieurs livres d'Althusser, Michel Foucault, Freud, dans des collections de format de poche fort jolies et peu coûteuses. Et l'on descendit l'avenue de Ramblas vers le port. (Farès 1972: 203)

Dire l'Espagne et, à travers elle, l'Algérie, le monde et soi, s'accomplit grâce à une écriture transgénérique qui brasse les genres et les langages les plus divers. C'est la fragmentation et c'est l'éclatement d'une écriture dont on a vu la logique, et qui restitue une crise à la fois du sujet et de l'Histoire. R. Bensmaïa note à ce propos :

[...]lieux rhétoriques ensuite. En effet, contrairement à la majorité du livre que nous connaissons sur la Méditerranée, Un passager de l'Occident est composé d'une série de textes qui ne participent pas du tout du même type d'économie scripturale par exemple si l'on met de côté la partie purement narrative (la rencontre avec Conchita et le voyage en Espagne) on se rend compte que dans ce texte se trouve rassemblés de nombreux passages qui sont écrits sur le mode de l'essai philosophique; mais aussi des poèmes, des fragments de journal et enfin des "dialogues". [...] Chaque texte représente une traversée des genres d'écritures les plus diverses. (Bensmaïa 1985: 51)

En effet, la traversée est un principe modérateur de tous les textes de Farès: traversée de l'écriture, du sens, de l'espace géographique, de l'idée, etc. Aucun lieu ne peut fixer ce jaillissement continu d'une écriture qui s'autodétruit tout en se renouvelant sans cesse. Les topoi, les récurrences qui donnent l'impression d'un ressassement ou d'une fixation sont en fait des variations et des reprises, qui transforment et détruisent indéfiniment toute antériorité du discours et du sens.

L'Espagne demeure pour Farès une réserve inépuisable pour sa production littéraire. Sa fascination pour ce pays n'a pas de limites.

Ainsi, il arrive souvent que l'auteur intègre dans ses textes des fragments entiers de la culture espagnole, parfois maintenus dans leur langue d'origine .

L'auteur va même jusqu'à écrire un livre en espagnol (doublé de français) : Chants d'Histoire et de vie pour des roses de sable (1978).

Fidèle à sa passion pour ce pays, Farès publie un autre livre Le Miroir de Cordoue (1994), qui est une fiction axée sur une thématique qui renvoie un humanisme andalou fait de tolérance, de respect de la différence et de dialogue fécond entre différentes civilisations de la Méditerranée.

Les limites imposées à ce travail ne nous permettent pas d'embrasser la problématique dans son ensemble. Car la figuration de l'Espagne dans l'œuvre romanesque de Farès s'inscrit pleinement dans la postmodernité et programme un dialogue sans frontières avec les systèmes de pensée qui ont révolutionné le vingtième siècle .

Nous avons essayé de dépasser la conception traditionnelle de l'image prise comme analogon ou reflet (selon le schéma classique: voyage, image, mirage) pour appréhender la représentation de l'Espagne à travers des perspectives imagologiques et comparatistes, tout en sachant qu'une approche pluridisciplinaire pourrait apporter une riche et féconde contribution au débat.

Références bibliographiques

- (1) BENSMAÏA, Réda. 1985. "D'une frontière à une autre. À propos d'Un passager de l'Occident de Nabile Farès", Peuples méditerranéens 30, 49-67.
- (2) CAMUS, Albert. 1942. L'Étranger, Paris, Gallimard.
- (3) DEJEUX, Jean. 1973. La Littérature maghrébine de langue française. Introduction générale et auteurs, Sherbrooke, Naamane.
- (4) ÉTIEMBLE, René. 1988. Ouvertures sur un comparatisme planétaire, Paris, Bourgeois.
- (5) FARES, Nabile. 1971. Un passager de l'Occident, Paris, Seuil.
- (6) FARES, Nabile. 1972. Le Champ des oliviers, Paris, Seuil.
- (7) FARES, Nabile, 1978. Chants d'histoire et de vie pour des roses de sable. Texte bilingue espagnol-français pour le peuple sahraoui, Paris, L'Harmattan.
- (8) FARES Nabile. 1994. Le Miroir de Cordoue, Paris, L'Harmattan.
- (9) KATEB, Yacine. 1956. Nedjma, Paris, Seuil.
- (10) KHATIBI, Abdelkébir. 1983. Maghreb pluriel, Paris, Denoel.
- (11) VIATTE, Auguste. 1980. L'Histoire comparée des littératures francophones, Paris, Nathan.